

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 45

Artikel: La pompe des "pintiers"
Autor: A.J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214242>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„PUBLICITAS“
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.
ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 9 novembre 1918. — La grande vaincue (J. M.). — Les vieux poètes (Panard) — La pompe des « pintiers » (A. J.). — Le tisserand de Moudon (Brillat-Savarin). — A la maison. — Parentage. — Place! place! — L'hymne américain. — Feuilletton : La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Töpffer (suite). — Boutades.

LA GRANDE VAINCUE

La fin de la guerre est proche. Elle proclamera la victoire que nous avons toujours espérée, parce que c'était la seule qu'un Suisse vraiment digne de ce nom pût raisonnablement souhaiter. Le monde sera pour longtemps délivré de la pénible obsession qui pesait sur lui depuis des années : la menace perpétuelle de la guerre. Cette menace s'est malheureusement réalisée, et comment! Mais le cauchemar se dissipe. Bien que nous ayons encore nombre de jours difficiles devant nous, graduellement la situation se détendra et s'améliorera. Et les optimistes nous prédisent des temps bien meilleurs, avec plus de justice, plus d'humanité. Qu'en sera-t-il de cette prédiction? Mystère. Il serait en tout cas fort étonnant qu'après un bouleversement pareil à celui que nous venons de voir et qui n'a pour ainsi dire épargné aucun pays, le monde se retrouvât tel qu'il était avant 1914, menace de guerre en moins. Cela n'est pas possible.

Mais qu'en sera-t-il de la liberté, pour la défense de laquelle tant de sang a coulé? Il est des gens, et non les premiers venus, qui, à cette question, hochent la tête d'un air peu rassuré et fort peu rassurant. A les entendre, la liberté sera la grande vaincue de la guerre. Oh! sans doute, il ne s'agit pas de la « liberté des peuples », des « grands principes de liberté »; il s'agit de la « liberté » tout court, de celle dont chaque individu espère une part et qui est un bien plus enviable que tous les autres.

Cette liberté-là se pourra-t-elle remettre complètement des coups que lui ont portés les pleins-pouvoirs; sera-t-elle admise dans les rangs de ceux qui auront voix au chapitre, lors de l'élaboration du statut du monde nouveau qui nous est annoncé?

N'est-il pas à craindre que l'Etat et que bien des gens à caractère autoritaire et intransigeant, qui ont su habilement, sournoisement profiter des événements pour s'imposer, ne veuillent pas se départir des prérogatives qu'ils se sont arrogées à la faveur des circonstances et dont ils ont trop souvent fait abus?

Les socialistes dits « révolutionnaires », par exemple, pour ne citer que ceux-là, qui comptent beaucoup sur la réorganisation générale pour assurer la victoire de leurs idées, et qui pourraient peut-être obtenir satisfaction, dans une certaine mesure, sont, en tout cas, de grands adversaires de la liberté. Ils ne voient le salut du monde que dans le pouvoir discrétionnaire, en toutes choses, de l'Etat popularisé. C'est de l'autocratie d'un nouveau genre, pas moins déplorable, pas moins insupportable, certes, que celle dont nous étions parvenus à nous affran-

chir plus ou moins, après des siècles de lutte. Ces révolutionnaires croient marcher à l'indépendance de la masse par la sujétion et le nivellement des individualités. Ce n'est là qu'une prime à la médiocrité et à l'inertie.

Quand donc nous n'aurons plus à nous défendre contre ceux qui avaient conçu le projet chimérique et coupable de régner en maîtres sur le monde, veillons à défendre, avec non moins d'acharnement, la part de liberté individuelle à la possession de laquelle nous avons un droit incontestable, à laquelle nous tenons, à laquelle nous « devons » tenir.

Le salut est dans la liberté, limitée seulement par l'amour, le respect, le bien et la liberté d'autrui, qui constituent, en quelque sorte, tout ce qu'il est convenu d'appeler « l'intérêt général ». L'homme ne fait bien que ce qu'il fait librement, parce qu'il n'y a que cela qu'il ait mérite et plaisir à bien faire.

J. M.

LES VIEUX POÈTES

Compliments.

Au bon droit, il faut du secours;
A l'esprit, il faut du génie;
A la beauté, quelques atours;
Aux talents, un peu d'industrie;
A l'art, il faut du naturel;
A la morale, un peu de sel;
Aux jeunes filles, point d'absence;
De la promenade, aux jaloux;
Aux amants, de la complaisance;
De la patience, aux époux.

PANARD.

LA POMPE DES « PINTIERS »

C'ÉTAIT une ancienne servante de la capitale du Nord, destinée à combattre les incendies : « la grosse pompe ». Elle fut fabriquée par les frères Dreffet, à Genève, en 1778, et coûta cent louis d'or neufs (environ 2500 francs).

Les Yverdonnois l'avaient baptisée la pompe des « pintiers », parce qu'elle comptait au nombre de ses desservants un chiffre plus élevé d'aubergistes que « l'Anglaise » (venue directement d'Angleterre), ou encore la « pompe des galetas ». En revanche, sur la liste des pompes à feu dont la ville pouvait disposer, elle était inscrite sous le nom de « pompe n° 1 ». On l'appelait aussi, en supprimant les qualificatifs, par une simplification de termes qui est bien dans nos tendances : « la une ».

Indépendamment des tenanciers d'établissements publics, dont nous avons parlé, les autorités municipales avaient versé, dans ce corps unique en son genre, des médecins, des instituteurs, des boulangers, quelques bouchers, illustration symbolique des éléments nécessaires à l'entretien de toute vie humaine : le pain du corps, celui de l'intelligence et, pour assurer la conservation intégrale de la matière et de l'esprit, les soins désintéressés de la médecine et de la chirurgie.

On y pratiquait, au sein d'une bigarrure si curieuse de professions et absolument démocratique, l'égalité devant le balancier et les pistons, comme dans un autre domaine, on proclame l'égalité devant la loi.

Le corps entier formait un ensemble de 70 pompiers, tous unis dans un élan magnifique et dominés par une aspiration commune, bien qu'il s'agisse d'une pompe refoulante, dont les deux jets furent impuissants à éteindre les passions politiques qui secouaient alors la population yverdonnoise.

En face du feu, cependant, il n'était plus question de luttes entre groupes d'opinions différentes. La pompe, alimentée par des seaux circulant à la file, noyait les bâtiments envahis par l'élément destructeur, tandis que s'allumait, dans la bonne majorité des gosiers, par l'effet d'une intense activité « pompière », un autre feu qu'une moindre quantité de liquide suffisait à calmer. Mais, dans ce cas, il faut bien le dire, l'eau ne jouait qu'un rôle très effacé, sinon tout à fait nul. On ne faisait que changer de manière de pomper, voilà tout. Au reste, cette coutume était commune à tous les corps de pompiers de la ville.

Un jour de revue militaire, en particulier, où les pompiers du contingent local avaient fêté Bacchus en nombreuse compagnie et plus que de raison, un incendie éclata chez un cordonnier, qui, perdant lui-même la tête, sortit de sa demeure en portant avec soin sur ses bras, la pierre dont il se servait pour battre le cuir. Ce fut l'occasion d'un beau désordre : on jeta littéralement la maison par les fenêtres, et la municipalité n'eut d'autre alternative que d'organiser militairement ce service public.

Plusieurs années s'étaient écoulées, lorsque de nouveaux changements s'imposèrent. Il en résulta, entre autres, la mise en disponibilité des membres du corps enseignant, appartenant, à cette époque, à la pompe numéro 1. On s'était avisé que les fonctions de pompier juraient avec celles de pédagogue, sans parler du désarroi que chaque sinistre apportait dans les classes.

Le sentiment de l'indépendance reconquise mit ces messieurs en si belle humeur, qu'ils eurent la pensée de se faire photographier entre deux balais, près d'un bassin de fontaine situé dans la cour d'un vaste immeuble. Une inscription en patois, faite à la craie sur des feuilles à gâteau, indiquait le motif de ce joyeux groupement. La voici, telle qu'elle nous a été transmise : « La municipalité l'a décidé de fostré frou ti lè régents dè la Pompa mimero ion, po cein que ne pompavan què le lindèman dai z'incendies ». Ils perdaient ainsi, pour l'avenir, leur part de vin, de pain et de fromage, qui constituait le paiement de la solde octroyée aux pompiers.

Ces repas improvisés se prenaient en commun et donnaient lieu à des manifestations d'entrain et de gaieté.

Mais tout a une fin ici-bas et les pompes à feu les mieux construites n'échappent pas au sort général. La « une », usée par les ans, non

moins que par l'usage, avait dépassé la date où il est convenu de prendre ses invalides : c'était, maintenant, une vénérable centenaire. Elle fut vendue et transformée par le feu de la fonderie. Suprême vengeance d'un ennemi qu'elle avait combattu avec tant d'acharnement.

A. J.

La raison. — Entendu, au café, avant 9 heures du soir :

— Il me semble, tout de même, que ces Allemands étaient moins barbares, en 70...

— C'est, répond un loustic, qu'ils n'étaient pas encore h... unifiés. — C. R.

Une exposition d'art. — Parmi ceux que la Suisse romande a eu le malheur de perdre, au cours de cette année meurtrière, il faut conserver la mémoire d'un modeste et d'un consciencieux, le peintre O.-Alf. Briffod, dont l'œuvre, disséminée dans divers lieux, mérite de ne pas tomber dans l'oubli. Quelques-uns de ses amis ont organisé une exposition-vente (entrée libre), ouverte du 1er au 20 novembre, dans l'atelier de l'artiste, avenue de Béthusy, 32. On y trouve, à côté des toiles de Briffod, des œuvres de peintres et sculpteurs, ses amis, MM. Bischof, Gaulis, Herminjat, Auberjonois, Francillon, Muret, Rivier, Lugeon, Clément, Otth, Payer, etc. Le produit de cette vente sera versé intégralement à la famille du peintre trop tôt privée de son chef.

A Lausanne, on peut admirer de nombreuses décorations dues à Briffod, à la Banque cantonale vaudoise, au Crédit foncier, au palais de Rumine, à la Synagogue, à la salle des XXII cantons, à la Maternité, le grand panorama du vieux Ouchy à la salle du restaurant de l'hôtel du Parc, etc.

LE TISSERAND DE MOUDON

EN 1794, nous étions en Suisse, M. Rostaing¹ et moi, montrant un visage serein à la fortune contraire, et gardant notre amour à la patrie qui nous persécutait.

Nous vîmes à Moudon, où j'avais des parents, et fûmes reçus par la famille Trolliet avec une bienveillance dont j'ai gardé chèrement le souvenir.

Cette famille, une des plus anciennes du pays, est maintenant éteinte, le dernier bailli n'ayant laissé qu'une fille, qui elle-même n'a point eu d'enfant mâle.

On me montra, dans cette ville, un jeune officier français, qui exerçait la profession de tisserand ; et voici comment il en était venu là.

Ce jeune homme, d'une très bonne famille, traversant Moudon pour se rendre à l'armée de Condé, se trouva à table à côté d'un vieillard porteur d'une de ces figures à la fois graves et animées, telles que les peintres la donnent aux compagnons de Guillaume Tell.

Au dessert, on causa : l'officier ne dissimula pas sa position, et reçut diverses marques d'intérêt de son voisin. Celui-ci le plaignait d'être obligé de renoncer, si jeune, à tout ce qu'il devait aimer, et lui fit remarquer la justesse de la maxime de Rousseau, qui voudrait que chaque homme sût un métier pour s'en aider dans l'adversité et se nourrir partout. Quant à lui, il déclara qu'il était tisserand, veuf sans enfants, et qu'il était content de son sort.

La conversation en resta là ; le lendemain l'officier partit, et peu de temps après se trouva installé dans les rangs de l'armée de Condé. Mais à tout ce qui se passait, tant en dedans qu'au dehors de cette armée, il jugea facilement que ce n'était pas par cette porte qu'il pouvait espérer de rentrer en France. Il ne tarda pas à y éprouver quelques-uns de ces désagréments qu'y ont quelquefois rencontrés ceux qui n'avaient d'autres titres que leur zèle pour la cause royale ; et plus tard on lui fit un passe-droit, ou quelque chose de pareil, qui lui parut d'une injustice criante.

Alors le discours du tisserand lui revint dans la mémoire ; il y rêva quelque temps ; et, ayant pris son parti, revint à Moudon, et se présenta

¹ Depuis intendant militaire de Lyon.

au tisserand, en le priant de le recevoir comme apprenti.

« Je ne laisserai pas passer cette occasion de faire une bonne action, dit le vieillard, vous mangerez avec moi ; je ne sais qu'une chose, je vous l'apprendrai ; je n'ai qu'un lit, vous le partagerez ; vous travaillerez ainsi pendant un an et au bout de ce temps vous travaillerez à votre compte, et vous vivrez heureux dans un pays où le travail est honoré et provoqué. »

Dès le lendemain, l'officier se mit à l'ouvrage, et y réussit si bien, qu'au bout de six mois son maître déclara qu'il n'avait plus rien à lui apprendre, qu'il se regardait comme payé des soins qu'il lui avait donnés, et que désormais tout ce qu'il ferait tournerait à son profit particulier.

Quand je passai à Moudon, le nouvel artisan avait déjà gagné assez d'argent pour acheter un métier et un lit ; il travaillait avec une assiduité remarquable, et on prenait à lui un tel intérêt, que les premières maisons de la ville s'étaient arrangées pour lui donner tour à tour à dîner, chaque dimanche.

Ce jour-là, il endossait son uniforme, reprenant ses droits dans la société ; et comme il était fort aimable et fort instruit, il était fêté et caressé par tout le monde. Mais le lundi, il redevenait tisserand, et, passant le temps dans cette alternative, ne paraissait pas trop mécontent de son sort.

BRILLAT-SAVARIN.

Le coléoptère. — Entre internés de Marseille, l'été dernier, à Ouchy.

— Dis Marius, regarde donc ce coléoptère qui rampe sur la table.

— C'est pas un coléoptère.

— Mais ze te dis que si, trou de l'air !

— Attends donc, mon bon, tu vas en voir un de coléoptère (fouillant sous sa vareuse, il en sort une puce). Tê ! regarde un peu, en voilà z'un de coléoptère, un vrai... Le tien, c'est z'un vulgaire hanneton. — C. P.

A LA MAISON

DANS une de ses intéressantes lettres neuchâtoises à la *Gazette*, M. Philippe Godet parle de la vie nouvelle qui nous est faite par les restrictions qu'ont motivées et la guerre et la grippe.

« N'était l'abondance des journaux, dit-il, l'existence actuelle doit ressembler assez exactement à celle de nos pères. Nous sommes ramenés un ou deux siècles en arrière ; et il n'y aurait rien d'affligeant dans ce fait, si nous ne le devions à une épidémie qui nous est cruelle. Mais ne pensez-vous pas que cette existence recluse et simplifiée, si nous savons en tirer parti, peut avoir son utilité et son charme ? »

« Elle nous offre l'occasion, devenue si rare, de rester chez nous, dans l'intimité paisible du foyer ; elle est une invitation à nous recueillir un peu, à nous reposer de la vie que nous menions naguère encore : pour la plupart d'entre nous elle était si sottement dissipée, si futilement « extérieure » ! Il n'y restait pas une minute pour la réflexion et la méditation, pas une heure pour la causerie intime, pas une soirée pour la lecture.

« Ah ! la lecture, la lecture en commun, quel lointain souvenir ! Autrefois — j'étais écolier alors — on lisait en famille les ouvrages consacrés par le temps, les livres de valeur durable, que je ne sais plus quel philosophe appelait « la bonne compagnie de l'esprit humain ». Il en restait toujours quelque chose, et plus qu'on imagine ; ces heures paisibles et sagement remplies créaient une atmosphère de culture intellectuelle et de goût que la nouvelle génération — soit dit sans aigreur — ne respire plus guère. Voici l'occasion pour elle de vivre un peu comme au bon vieux temps. Qu'elle en profite !

« Le seul fait de rester chez soi au lieu de

courir partout n'est-il pas déjà salubre pour l'âme ? On parle souvent des fortes et originales personnalités d'autrefois. Comment donc se formaient-elles ? Ce n'était pas en courant des spectacles, voire des conférences. Écoutez plutôt ce vieux brave homme, d'une comédie oubliée, à qui un jeune étourdi, trop renseigné sur le train du beau monde, demande avec dédain :

— Eh mais, où vivez-vous ?

— Parbleu, dans ma maison !

« Généralement, ce qui est « fait à la maison » est bien fait et de bonne qualité... »

Enfants d'aujourd'hui. — La petite Zizi, trois ans, se promène dans un verger. Un prunier chargé de fruits s'offre à ses regards :

— Ah ! ah ! dit l'enfant, vivement intéressée, confitures, sur l'arbre !... — C. R.

PARENTAGE

On sait qu'en *provençal* les jours de la semaine s'appellent *diluns, dimars, dimercres, dijous, divendres, disasto, dimenche*.

Or, le patois vaudois les désigne comme ceci : *délon, demars, demerere, dejô ou dezô, deven-dre, etc.*

On voit l'étroite parenté : on appelait *Provençaux* (Provinciales, gens de la province romaine, Provincia Romana), les gens de la Bourgogne — dont nous fûmes, — de l'Auvergne, de la Gascogne et de la Catalogne.

On chante dans le Dauphiné la « chanson des Meusonges », qui dit entre autres :

Dâi reincontra uno fena morte

Que taconave son foëda.

Elle aviève perdu son ullie...

Le patois vaudois disait :

Té reincontra 'na fenna moirté

Qué taconave son forda.

Elle avai perdu son oullie.

(J'ai rencontré une femme morte qui mettait un « tacon » à son tablier. Elle avait perdu son aiguille).

Le patois savoyard dit :

Lo mètra kopa on fuda.

(La maîtresse coupe un tablier).

La livraison de *novembre* 1918 de la *BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE* ET *REVUE SUISSE* contient les articles suivants :

Virgile Rossel. La voix d'un Suisse à l'étranger. — Edén Philippotts. La ferme de la Dague. (Huitième partie). — Louis de Chauvigny. Litanies pour les morts de guerre. Poésie. — Frédéric Barbey. La guerre en Belgique il y a deux siècles. — Okakura Kakuzo. Le livre du thé. (Troisième partie). — Philippe Secretan. De quelques notions utiles sur l'ordre juridique international. — D. Baud-Bovy. Des Cyclades en Crète, au gré du vent. — J.-E. David. De l'origine de quelques jeux en plein air. (Troisième et dernière partie). — Marie Péclard. Offrande aux soldats. Poésie. — Jean de Perłowski. Bismarck prophète. — Chroniques italiennes (Francesco Chiesa); suisse allemande (A. Guillard); scientifique (Henry de Varigny); politique (Ed. Rossier). — Revue des livres.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraison de 200 pages.

PLACE ! PLACE !

PERMETTEZ-NOUS de remonter un peu, un tout petit peu le cours, non des « ans », n'avez pas peur, des « jours » seulement. Il ne s'agit que d'un retour d'un mois au plus en arrière, aux journées vaudoises du Don national, à Lausanne, dont la maudite grippe a obligé d'amputer si malheureusement le programme, qui était fort attrayant, croyez-le bien. Sans elle, ces réjouissances patriotiques et philanthropiques auraient été annoncées de la façon la plus originale, le samedi 28 septembre, par un crieur public, au son des tambours.